Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 51 (1987)
Heft: 201-202

Nachruf: Nécrologies
Autor: Roncaglia, Aurelio / Stimm, Helmut / Niculescu, Alexandru

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NÉCROLOGIES

MAURICE DELBOUILLE

Lorsqu'un maître disparaît, une déchirure se produit, non seulement dans les sentiments personnels de ceux qui avaient de plus près profité de ses enseignements et de son exemple, mais encore dans le tissu même de la science. Une coupure frappe cette trame qui s'avère, sur le plan intellectuel, comme un développement cohérent de recherches, d'acquisitions et de systématisations cognitives ; sans oublier, sur le plan pratique, ce réseau de structures qui permet de transmettre et d'élargir le patrimoine collectif du savoir. Et, bien sûr, la déchirure sera d'autant plus vivement ressentie que le Maître aura marqué de son empreinte les deux plans. Or, tel est bien le cas de Maurice Delbouille.

C'est avec une admiration intimidée que l'on mesure l'ampleur et l'efficacité des services que — en poursuivant pendant presqu'un demi-siècle la tradition de l'Ecole Liégeoise de Maurice Wilmotte, Servais Etienne, Auguste Doutrepont — il a rendus à nos études : ces études qui, dans leur complexité de linguistique et de philologie appliquées au noyau Latino-Roman de notre civilisation, jouent un rôle central dans la conscience historique de l'Europe. Celui qui rend hommage à sa mémoire ne rappelle pas seulement le savant et l'homme, le maître redoutable et l'ami bienveillant ; il évoque aussi et surtout un symbole de l'impératif moral qui donne un sens à notre science.

Maurice Delbouille était né à Chênée, dans la banlieue liégeoise, le 26 janvier 1903. Sauf les trois années passées, après son doctorat (1923), à Paris (où il profita des enseignements de Joseph Bédier, Mario Roques et Edmond Faral) et à Florence (où il connut Pio Rajna), toute sa carrière, exceptionnellement linéaire, se déroula à Liège. Entré à l'Université comme étudiant en 1919, il y était déjà professeur dix ans plus tard, en 1929. Dix ans encore et — alors qu'âgé de 36 ans à peine il avait à son actif une bonne centaine de publications bien solides — l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises reconnut son prestige de chef d'école en l'accueillant parmi ses membres. En 1964, pour fêter son soixantième anniversaire et ses trente-cinq années d'enseignement universitaire, deux volumes de *Mélanges de Linguistique Romane et de Philologie médiévale* lui furent offerts, en solennelle manifestation d'hommage, par ses amis, élèves et collègues, belges et étrangers. Sa bibliographie scientifique, qui comptait alors plus de 210 contributions, atteignait les 250 lorsque, en 1973, il était admis à l'éméritat. Elle dépasse, à la fin de sa vie, les 270 numéros.

Nous trouvons, parmi ces publications, un bon lot d'éditions critiques (*Tournoi de Chauvency, Roman du Chastelain de Couci, Jugement d'Amour, Noëls wallons, Lai d'Aristote*), établies d'après cette méthode rigoureuse selon laquelle éditer un texte signifie interpréter ponctuellement tous les détails, linguistiques d'abord, de la tradition manuscrite ; et à ces travaux de restitution s'ajoutent

plusieurs apports inédits (poèmes lyriques médiolatins et français anciens, tirés des fonds de Paris, de Florence et du Vatican ; fragments de *Foucon de Candie,* de *Bérinus,* du *Roman du Comte de Poitiers*). Nous trouvons nombre de contributions concernant la tradition épique : sondages sur le terrain de l'épopée latine pendant les IXe et Xe siècles ; explorations des ateliers et des modalités de confection des recueils de chansons de geste ; études sur les manuscrits et sur les problèmes de composition d'*Aiol, Elie de Saint-Gilles, Garin de Monglane,* la *Chanson de Landri* ; le livre magistral sur *La genèse de la Chanson de Roland* ; l'essai décisif sur *Les chansons de geste et le livre,* et d'autres, qui développent une polémique cohérente contre « la thèse générale de l'oralité primitive des chansons de geste et de l'improvisation formulaire », jusqu'à battre en brèche les suggestions fallacieuses qu'on prétendait tirer de la comparaison slavo-romane.

D'autres travaux concernent la littérature romanesque : *Historia Apolloni* et *Apollonius de Tyr, Floire et Blanchefleur,* Wace et la légende arthurienne, Chrétien de Troyes et Gautier d'Arras, le *Draco Normannicus* source d'*Erec,* le nom et le personnage de Gauvain, Kyot le Provençal, etc. ; surtout *Tristan,* de sa première architecture reflétée assez fidèlement par Eilhart, à l'unité du texte de Béroul, à la chronologie discutée de Thomas, jusqu'aux *Folies* et au roman en prose ; et *Le conte du Graal,* envisagé dans sa genèse et sous l'angle de plusieurs problèmes d'interprétation ; et encore les *lais* (*Chievrefueil, Equitan, Guigemar*), les *fabliaux, Renart* et *Reinaert.* A part, en raison de leur nouveauté méthodologique, on signalera les expertises d'attribution fondées sur les séries de rimes répétées (qui confirment, par exemple, la paternité de Chrétien pour *Guillaume d'Angleterre,* ou l'unité du *Perceval* jusqu'au v. 9234, et qui, inversement, invalident l'attribution à Gautier le Leu du *Fabliau du prestre teint*).

D'autres essais encore — depuis sa thèse sur *Les origines de la pastourelle* (publiée en 1926) — ont pour objet la poésie lyrique : ses origines (« tradition populaire ou tradition cléricale ? »), la continuité de ses manifestations en langue latine (*Carmina Cantabrigiensia* et *Burana,* Ecole d'Angers, etc.) et en langue vulgaire (*Bele Aelis,* jeux-partis lorrains, Jacques Brétel, chansons tirées de mss. de la Bibliothèque Vaticane et de la Nationale de Paris), ses rapports d'intertextualité avec la littérature narrative de l'époque (Cercamon et *Tristan,* les *senhals* désignant Raimbaut d'Aurenga), ses prolongements (jusqu'à Rutebeuf et Villon).

Et puis, la linguistique. Avant tout les essais qui exaltent « la nécessaire communion entre linguistique et critique » : cette linguistique qui sert à localiser, dater, attribuer les textes (et qui, au service de l'interprétation, permet, par exemple, de reconnaître un participe substantivé *toute* < t o l l ĭ t a, là où *toute* < * t o t t a ne donne pas de sens acceptable ; ou bien, par une analyse rigoureuse des emplois du verbe *venir,* conteste l'idée que l'ostie naît miraculeusement dans le Graal). Ensuite, les essais qui abordent des problèmes spécifiquement linguistiques, soit de caractère général (genèse phonétique des parlers

romans, formation des langues littéraires, naissance de la langue française ; comparaison des différentes théories émises au sujet de la diphtongaison de *Ĕ* et *Ŏ* ; emploi de l'ordinateur pour compiler un dictionnaire onomasiologique), soit de caractère particulier : étymologies (p. ex. : *fouarge, simagrée*), familles de mots et légendes folkloriques (p. ex. : *hara* et *Herleking*), fonctions spéciales d'une forme (p. ex. : l'infinitif historique), etc.

Il convient de souligner à ce propos — garantie certaine de l'authenticité native d'une vocation — l'importance centrale de son recours à l'expérience wallonne. Non seulement le Maître liégeois a consacré une partie substantielle de son activité à étudier et illustrer les parlers et les traditions populaires, la vie littéraire et les traditions culturelles de sa région wallonne : marche de frontière de la Romanité ; mais, même pour des considérations de caractère beaucoup plus large (p. ex. : sur la genèse de la langue française), il part toujours de cette expérience naturelle. Qu'il me soit permis d'évoquer l'exemplarité de son essai sur le problème de la prononciation (sonore ou sourde ?) de *-s-* dans *desuz, desor,* qu'il arbitre en recourant à l'opposition wallonne de *d(è)zeur* et *d(è)ssuz,* et en éclairant le refoulement des anciens composés à intervocalique sonore par les nouveaux à intervocalique sourde.

Il faudra enfin mentionner sa collaboration au nouveau *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters,* pour lequel M. Delbouille a coordonné l'élaboration du Ier volume et rédigé, avec une extraordinaire puissance de synthèse, les chapitres *Tradition latine et naissance des littératures romanes, Les plus anciens textes et la formation des langues littéraires,* et *Les plus anciens textes romans.*

A peine suffisant pour montrer l'étendue du travail accompli par Maurice Delbouille, ce recensement trop rapide demeure en tout cas insuffisant pour témoigner de sa qualité. La richesse et la solidité des résultats sont proportionnelles à la fermeté de sa méthode et des principes qui la régissent. Qu'il me soit au moins permis d'évoquer ici la substance de ces principes par une sorte de « collage de citations ».

« D'abord attaché à l'examen et au respect des faits attestés par les documents historiques », accoutumé à « ne rien accepter qui ne fût contrôlable », il n'a jamais caché sa méfiance raisonnée à l'égard des prétendues théories générales, son scepticisme « devant les hypothèses que contredisent les textes conservés ». « Avant de rêver — disait-il —, du moins on nous accordera de regarder ce qui peut encore être vu », car — (presqu'un refrain sous sa plume) — « tout n'a pas été dit ». Convaincu que le progrès de nos études se réalise d'abord « par l'introduction de faits nouveaux, plutôt que par l'ingéniosité d'hypothèses laborieusement conçues », il ne cessait de rappeler « que l'histoire ne peut se faire qu'à partir de documents, témoins souverains auxquels il faut toujours revenir, plutôt que de formuler trop vite et trop ambitieusement des lois factices qui ne peuvent ni rien démontrer ni rien expliquer ». Il prônait donc « une doctrine où l'observation des réalités eût plus de place que les idées systématiques trop aisément lancées ».

Positivisme, certes ; mais positivisme d'historien qui exorcise toute « confusion de l'histoire, qui doit éclairer le passé, avec la science, qui peut atteindre les lois du monde ». Un positivisme critique et rationaliste, qui rejoint l'idéalisme de Croce, lorsqu'il refuse de concevoir, sur le plan littéraire, « des théories générales capables d'expliquer totalement des œuvres dont chacune est le fait original d'un esprit personnel », ou, sur le plan linguistique, « de confondre en un seul phénomène roman tant de faits que séparent leur âge, leur patrie et leur nature ». Un positivisme spirituel, qui repousse tout égarement sur le plan de l'érudition extérieure et de la matérialité biographique, toujours très conscient du fait que « la littérature n'est pas un produit naturel », toujours très sensible à « la poésie, seule vérité de notre philologique savoir ».

Il en découle une directive visant à l'interprétation concrète, une attitude pliée au service du texte, dont la primauté est vigoureusement confirmée, dans un effort constant pour ramener nos études, contre toute fuite métalinguistique, vers (je souligne) « *la tâche essentielle de l'attentive et philologique explication des textes par leur seul contenu* ». Donc, avant tout, un travail intratextuel : « rester dans le texte pour mieux le comprendre, en se référant modestement d'un passage à l'autre ». En deuxième lieu, un travail intertextuel, pour replacer le texte dans son contexte historique ; ce qui signifie aussi comparaison entre plusieurs littératures différentes : par exemple « il y aurait lieu d'entreprendre ou d'approfondir l'étude comparée des textes latins, romans et germaniques ayant vu le jour aux IXe et Xe siècles dans le monde d'entre-deux que fut alors la société cultivée de l'ancienne Gaule ».

Déjà incomplète, cette notice le serait plus encore si, à côté de l'activité savante, on ne mentionnait aussi l'activité que M. Delbouille a développée soit à l'intérieur de sa communauté universitaire (à la Commission du Patrimoine, au Conseil d'Administration, comme Président du Service des Langues vivantes, directeur de collections et de revues, organisateur de congrès et de colloques, etc.), soit dans la vie économique, sociale et politique de son Pays (maire de Chênée pendant 25 ans, administrateur délégué de l'Association Liégeoise d'Electricité, Sénateur, etc.). Evidemment, quoi qu'on en dise, la pratique de la véritable philologie n'est point en contradiction avec l'engagement dans la vie publique. Au contraire : l'exercice d'interpréter exactement les textes dans l'histoire aide à interpréter plus concrètement les hommes et les données de leur vie sociale.

Mais ici, dans notre revue scientifique, il faudra surtout rappeler ce qu'il a fait pour la Société Internationale Rencesvals, pour la Société Internationale Arthurienne (de l'une et de l'autre il fut Président), et pour notre propre Société de Linguistique Romane. Après la guerre, en 1951, ce fut lui à prendre l'initiative de ce Congrès de Liège où fut émis le vœu que la SLiR reprenne régulièrement son activité. En 1953, au Congrès de Barcelone, il fut parmi les participants qui s'attachèrent le plus à la remise sur pied de la Société. Il fut ensuite membre de son Bureau et Vice-Président.

Il aura été l'un des représentants les plus éminents de la philologie romane, et nous lui devons beaucoup de gratitude. On ne saurait oublier le prestige de son intelligence lucide et de son savoir solide, sa sagacité d'organisateur, son ascendant de promoteur et directeur de recherches, la facilité brillante et incisive de sa parole et de sa plume, sa verve spirituelle, généreuse et ironique à la fois. En ce moment même, relisant ses pages fortes et fines, engagé dans l'effort de continuer ce travail philologique inépuisable qui a été le sien, je sens sur moi son regard pénétrant, je revois son clignement d'yeux malicieux. Merci, cher Maître.

Rome. Aurelio RONCAGLIA

GERHARD ROHLFS

Le 12 septembre 1986 est mort, à l'âge de 94 ans, Gerhard Rohlfs, membre de la Société de Linguistique romane depuis sa fondation et membre d'honneur de son Bureau depuis 1970. Il est vrai qu'il souffrait d'arthrite depuis quelque temps (« Due bastoni sono il sostegno della vecchiaia », c'est ainsi qu'il caractérisait son handicap), mais aucune maladie, ni chronique ni aiguë, ne l'obligea à interrompre son activité de chercheur infatigable jusque dans ses derniers jours, et il s'est éteint paisiblement chez lui à Hirschau près de Tübingen.

Gerhard Rohlfs est né le 14 juillet 1892 à Berlin. Mais ses parents étant allés s'établir à Coburg, c'est là qu'il a fait ses études secondaires de 1904 à 1913. Le fait d'être né le jour de la fête nationale française n'a pas eu d'influence sur ses préférences en classe pendant les premières années. Plus qu'aux langues, il s'intéressait aux sciences naturelles, à la botanique particulièrement. Ce penchant s'explique facilement lorsqu'on tient compte du fait que son père était propriétaire d'une pépinière. Quiconque connaît les sujets des enquêtes du romaniste Rohlfs sait quel rôle important cette prédilection pour la botanique, ainsi que pour les lézards et les serpents, y a joué. Une autre qualité du chercheur Rohlfs ne semble pas tout à fait fortuite : son goût de parcourir les pays et les régions de la Romania est peut-être un héritage de son grand-oncle, dont il portait le prénom et qui était devenu célèbre comme explorateur en Afrique.

Toutefois, au cours des dernières années de ses études secondaires s'éveilla en lui l'intérêt pour les langues. En plus des langues enseignées en classe (latin, français, grec, anglais, dans cet ordre ; son professeur de français était Karl Warnke), il apprit de lui-même l'espagnol et l'italien. En même temps il découvrit un sujet propre à exciter sa curiosité scientifique et qui ne cessa de le fasciner : la lecture d'une étude sur les noms de lieu des alentours de Coburg fut pour le lycéen de 19 ans une révélation, il conçut la vague idée d'un dictionnaire historique de toponymie. (47 ans plus tard il était l'un des deux présidents

du VIe Congrès international de Sciences onomastiques qui s'est tenu à Munich en 1958.) Un autre trait caractéristique du futur linguiste s'est dessiné également vers la fin de ses études secondaires. En 1912 il entreprit une excursion à pied à travers l'Est de la France et la Suisse romande, italienne et rhétoromane qui lui fit vivre pour la première fois l'expérience de la réalité de trois langues romanes et de leurs variétés dialectales. Une année plus tard il s'inscrivit à l'Université de Berlin et choisit comme matière principale la philologie romane. Le titulaire de la chaire était Heinrich Morf. Le jeune étudiant fréquentait aussi les cours de Eduard Norden (philologie classique) et de Wilhelm Schulze (langues indoeuropéennes). Il employa les vacances de printemps 1914 à faire à nouveau une excursion dans la Romania qui, cette fois, le mena depuis l'Engadine jusqu'à Naples et au Monte Gargano. C'était le premier de ses nombreux voyages de recherche en Italie. Il s'était fixé un but très précis : rassembler par une enquête dialectologique directe sur le terrain les matériaux pour traiter le sujet de lexicologie romane qui avait été donné en concours à la Faculté des Lettres. L'étudiant de troisième semestre emporta le prix. Il lui fut décerné par nul autre que Max Planck, qui était recteur de l'Université en 1914. Le jury avait reconnu au jeune auteur « Freude an der Forschung » et souligné la « Selbständigkeit der Leistung ». Complétée et remaniée, cette étude devint la thèse de doctorat de Gerhard Rohlfs, parue en 1920 sous le titre : *Ager, area, atrium. Eine Studie zur romanischen Wortgeschichte.* Mieux que tout autre, ce sujet-là était propre à mettre en valeur et à développer chez le jeune étudiant de philologie romane son talent particulier pour la recherche linguistique par l'enquête directe, en questionnant les sujets parlants dans leur entourage habituel, souvent en plein air, et développant un contact personnel avec eux. C'est ainsi qu'il obtiendra toujours, à partir de l'occurrence de la 'parole' individuelle, le document de la 'langue' dans sa variation géographique.

Lorsque la Grande guerre éclata, il fut obligé d'interrompre ses études et de faire son devoir de citoyen. A la suite d'une intoxication par les gaz de combat en 1916, il fut réformé et put rentrer à Berlin pour achever ses études. Au printemps 1921 Gerhard Rohlfs partit à nouveau pour l'Italie. Cette fois c'était l'extrémité méridionale de la péninsule, la Calabre, qui l'attira à cause de sa situation linguistique encore mal explorée. S'arrêtant à Rome il y rencontra pour la première fois Karl Vossler et eut la chance de faire connaissance de Benedetto Croce, à cette époque ministre de l'Education nationale. Muni d'une lettre de recommandation de ce dernier et d'une autre de la part du poète napolitain Salvatore di Giacomo, il entreprit sa première enquête dialectologique dans les trois provinces calabraises (du Monte Pollino à l'Aspromonte). L'année suivante il étendit ses recherches au Salento (Terra d'Otranto). Lui-même n'a probablement, au début, ni attendu ni prévu les résultats de son entreprise. Ce qui semblait d'abord un problème secondaire de dialectologie de la Calabre et de la Terre d'Otranto apparut comme le problème central, à savoir la provenance et l'appartenance des parlers grecs qui se trouvent en forme d'enclaves dans la Calabre et la Pouille méridionales. On croyait généralement

que ces parlers remontaient à l'époque byzantine, donc pas plus loin qu'au 10e siècle. Contre cette opinion Rohlfs put démontrer à l'aide d'arguments linguistiques qu'ils continuaient le grec parlé dans la Magna Graecia de l'Antiquité et que le domaine de la continuité grecque dans ces deux régions méridionales avait été plus étendu encore au moyen âge. Les matériaux qu'il ramena lui permirent de rédiger sa thèse d'habilitation et il fut nommé, en 1922, 'privat-dozent' à l'Université de Berlin. La thèse fut publiée en 1924 sous le titre *Griechen und Romanen in Unteritalien.* Elle fut reçue avec beaucoup d'intérêt, et les résultats furent acceptés quasi unanimement. Parmi les romanistes ce fut surtout Carlo Battisti qui souleva des objections et défendit la théorie de l'origine byzantine des enclaves grecques. Plus tard, Giovanni Alessio et Oronzo Parlangèli contestèrent également la théorie de la continuité. Cependant, Rohlfs, qui avait l'avantage de la connaissance profonde des dialectes en question, put apporter de nouvelles preuves et corroborer ses arguments en faveur de son interprétation des données linguistiques, qu'il maintenait « con ostinata, intransigente fermezza » (O. Specchia dans *Il Galatino, Quindicinale Salentino d'Informazione* du 10 oct. 1986) dans les *Scavi linguistici nella Magna Grecia* (Halle/Roma 1933 ; nouvelle édition mise à jour, Galatina 1974) et dans de nombreux autres écrits, jusqu'à sa dernière publication (cf. *Dizionario toponomastico del Salento,* Ravenna 1986, p. 11). Autour de cette œuvre centrale sont venus se grouper, fruits de nombreux voyages et séjours dans l'Italie méridionale, toute une série d'autres ouvrages tels que — pour n'en citer que les plus importants parmi les dernières éditions — *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris. Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität,* Tübingen 1964 ; *Vocabolario dei dialetti salentini (Terra d'Otranto),* Galatina 1976 ; *Nuovo dizionario dialettale della Calabria,* Ravenna 1977 ; *Grammatica storica dei dialetti italogreci,* München 1977, auxquels il faudrait ajouter plusieurs dictionnaires de noms de famille et de surnoms.

Les liens de Gerhard Rohlfs avec la Société de Linguistique romane et la Revue de Linguistique romane ont toujours été étroits. Lorsque le Bureau de la Société a décidé, à l'occasion de sa constitution, de « confier chacune des grandes divisions du programme de la Société à un seul romaniste, [. . .], « M. G. Rohlfs, privat-dozent à l'Université, Berlin » se vit confier les deux divisions « Italie méridionale et Sicile » et « Grec et roman » (RLiR 1, 1925, II, III, IV). Dans le premier volume (pp. 278-323), il publia une étude intitulée *Der Stand der Mundartforschung in Unteritalien (bis zum Jahre 1923)* ». Trois ans auparavant le jeune dialectologue avait été chargé par Karl Jaberg et Jakob Jud de faire les relevés pour l'AIS dans l'Italie méridionale et en Sicile, mission qu'il était, en vertu de ses expériences et de ses connaissances, capable d'assumer et de mener à bonne fin (en 1930) mieux que personne d'autre. Mais Rohlfs n'a pas été seulement le grand explorateur des dialectes méridionaux de l'italien. Il a aussi réuni et exposé, dans une vaste synthèse, les changements historiques que la grammaire de cette langue et de ses dialectes a subis et il a décrit, à l'aide de nombreuses données rassemblées par lui, les voies et les courants du développe-

ment depuis le latin jusqu'à l'époque moderne. La *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten* (3 volumes, 1949-1954, en traduction italienne *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti,* Torino [1]1966-1969, [2]1971) est devenue une source d'information et un instrument de travail indispensable pour quiconque choisit comme domaine d'études la linguistique historique et la philologie italiennes. Dans son travail, l'italianiste rencontre encore maintes fois le nom de Gerhard Rohlfs en tête d'articles sur la grammaire, le vocabulaire et l'histoire de la langue italienne et de ses dialectes. Une trentaine de ces articles sont réunis dans le volume *Studi e ricerche su lingua e dialetti d'Italia* (Firenze 1972).

L'Italie méridionale n'est pas restée la seule région de la Romania où Rohlfs ait effectué des enquêtes intensives et répétées sur le terrain. Entre 1926 et 1930 il entreprit une première série de voyages dans les vallées du versant français des Pyrénées ainsi que, à titre de comparaison, dans quelques vallées du Haut-Aragon. Il voyait dans la région au sud de la Garonne une aire dialectale qui a conservé avec ténacité son ancienne situation linguistique et qui se distinguait en même temps considérablement du reste de la Galloromania. « Dennoch » écrit-il en 1931 « ist dieses sprach- und kulturhistorisch so interessante Gebiet in unbegreiflicher Weise von den Dialektforschern bisher vernachlässigt worden ». Ces mots se trouvent dans l'introduction de ses *Beiträge zur Kenntnis der Pyrenäenmundarten* publiés dans RLiR 7, 119-169. Il s'agit surtout d'une étude sur les suffixes servant à la formation de mots dans les parlers pyrénéens (en traduction espagnole *Los sufijos en los dialectos pirenáicos,* Pireneos 7, 1951, 467-526). Le basque, naturellement, l'a aussi préoccupé : En 1927 il publiait deux articles sur le vocabulaire de cette langue, *Baskische Reliktwörter im Pyrenäengebiet* (ZRPh 47, 1927, 394-408) et *Baskische Kultur im Spiegel des lateinischen Lehnwortes* (Mélanges Karl Voretzsch 1927, 58-87). Cette dernière étude, complétée et traduite en espagnol, a parue en 1933 sous le titre *La influencia latina en la lengua y cultura vascas* (Revue internationale des études basques 24, 323-348) et a valu à l'auteur le prix Hugo Schuchardt de l'Académie Basque de Bilbao. Mis à part plusieurs articles publiés dans des revues, Rohlfs a rassemblé ses recherches faites dans les vallées des Pyrénées dans deux ouvrages importants : Dans *Le Gascon, Etudes de philologie pyrénéenne* ([1]1935, [2]1970, [3]1977) il relève et étudie les caractéristiques de cet idiome, principalement du gascon parlé dans les montagnes. Le but de ce travail, basé essentiellement sur des enquêtes personnelles, consiste à « éclairer la position linguistique du gascon dans son rôle intermédiaire entre le français et la situation linguistique des parlers au-delà des Pyrénées (p. 1). Une des dernières publications du défunt, le *Diccionario dialectal del Pirineo aragonés* (Zaragoza 1985) est une contribution précieuse à la connaissance des parlers au-delà des Pyrénées (v. le compte rendu par Henri Guiter dans RLiR 50, 1986, 584-587).

C'est dans une petite ville au Nord de l'Espagne, entre Saragosse et Andorre, que le privat-dozent Rohlfs reçut, au printemps 1926, la lettre officielle par laquelle il était appelé à la chaire de philologie romane à Tübingen (comme

successeur de Joseph Haas). Il y enseigna, de 1926 à 1938, les deux domaines de la philologie romane, la linguistique et la littérature. Il stimula et dirigea deux douzaines de thèses durant son professorat à Tübingen. Simultanément il publia, en plus des ouvrages déjà mentionnés, une longue suite d'articles et de notes dans différentes revues. Inévitablement il intervint aussi dans les discussions qui se déroulèrent à cette époque autour du programme de la « Idealistische Neuphilologie ». Tout d'abord, sa critique concrète et directe ne visa pas Karl Vossler, qui avait confronté, dès le début du siècle, l'idéalisme au positivisme comme méthodes dans la linguistique, elle fut dirigée principalement contre Eugen Lerch et autres disciples de Vossler. Mais en 1928 parut le petit traité de Rohlfs sur *Sprache und Kultur* où il faisait la critique de la méthode 'idéaliste' en prenant ses exemples dans le livre de Karl Vossler intitulé *Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung*. Une traduction espagnole de cette critique a paru dans le recueil *Lengua y Cultura* de Rohlfs, annoté par Manuel Alvar (Madrid 1966, 47-53). A propos de l'ouvrage de Vossler, Rohlfs écrit : « La obra está, sin duda, concebida con gusto artístico ; desarrolla ideas que, debido a su novedad, son seductoras, y que, desde cualquier punto que se consideren, invitan a la reflexión. [. . .] Casi siempre que la crítica ha efectuado una revisión de las interpretaciones vosslerianas, se ha puesto de manifiesto que los hechos lingüísticos reales están en contraposición con las interpretaciones expuestas » (p. 48). Vossler répondit par un compte rendu sévère et acéré (Deutsche Literaturzeitung 1928, 421-424) — auquel Rohlfs répliqua avec indignation en reformulant ses reproches (ZFSL 51, 1928, 355-363). On n'ose rappeler cet épisode lointain d'une querelle de méthodes que pour souligner la dimension historique du personnage de Gerhard Rohlfs, qui n'a pas hésité à écrire 60 ans plus tard dans la préface de son dernier livre, sorti de presse le mois même de sa mort : « E nel continuo conflitto tra il certo, il probabile e l'ipotetico, alla formulazione di una vana e fantasiosa immaginazione ho preferito spesso un più prudente *ignoramus* . . . » (*Diz. top. del Salento* p. 13).

La nomination de Rohlfs, comme successeur de Vossler, à la chaire de philologie romane à l'Université de Munich en 1938, est bien la preuve que ce conflit n'a été que temporaire. C'est également sur la proposition de Karl Vossler qu'il fut élu en 1940 membre de l'Académie des Sciences de Bavière. A Munich, tout aussi bien qu'à Tübingen, il était responsable de l'enseignement de l'ensemble de la philologie romane (linguistique et littérature), ce qui explique que les thèses qu'il y a dirigées sont de nouveau consacrées à moitié à la linguistique, à moitié à la littérature. Parmi ces deux douzaines de jeunes docteurs six sont devenus plus tard professeurs de philologie romane. Pendant la première moitié de la période munichoise, il fallait aussi assurer l'enseignement et continuer le travail de recherche dans les conditions difficiles de la guerre et de l'après-guerre. Au début de l'année 1944 Gerhard Rohlfs se vit interdire, à la suite d'une dénonciation, son droit d'enseigner. Après la fin de la guerre il fut le premier des membres de la Faculté des Lettres à être réintégré dans ses fonctions par le gouvernement militaire.

A l'âge de 65 ans, en 1957, Rohlfs fit valoir son droit à la retraite en donnant pour motif qu'il voulait encore mener à terme plusieurs travaux scientifiques sans être chargé d'obligations officielles ; car « nuls ne set com longe est sa vie », c'est ainsi qu'il commenta plus tard sa décision. Et il quitta Munich pour retourner à la ville universitaire sur le Neckar et élut domicile à Hirschau, près de Tübingen. Il fut aussitôt nommé professeur honoraire à son ancienne université et y fit chaque semestre un cours de philologie romane — jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Libre de toute charge Rohlfs ne se contentait nullement d'« achever » quelques travaux en cours ou d'en remanier quelques autres parus précédemment, mais, aidé par une santé robuste et poussé par un enthousiasme jamais démenti pour la cause scientifique, il ne cessa pas d'aborder des problèmes nouveaux et de poursuivre ses recherches aussi bien sur le terrain que dans son bureau, n'oubliant jamais sa devise « Qui siet, il seche, qui va, il leche ». Il se prononça une fois encore avec verve sur des questions de méthode qui concernaient cette fois l'étymologie romane, v. les articles *Zur Methodologie der romanischen Substratforschung (Substratomanie und Substratophobie)* dans les Mélanges Gamillscheg 1957, 495-509, et *Das Wundersuffix* -ica (*rupica, *rotica, *statica) dans ZRPh 75, 1959, 507-522. Presque la moitié des 478 titres de la bibliographie de Gerhard Rohlfs (1) ont été publiés pendant les 29 années de sa « retraite », qui fut en vérité une période très productive de sa vie scientifique. Pour caractériser et apprécier de façon juste et pertinente l'ampleur et la diversité des préoccupations de ce « patriarca dei linguisti » (A. Varvaro, *Il Mattino,* 14-9-86) il faudrait prendre en compte un grand nombre de notes et d'articles de revues et de mélanges et toute une série d'études parues dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Bavière (2). Mais toute tentative dans ce sens se heurte à la limitation imposée à ces pages. Ne peuvent donc être signalés ici que les domaines développés en tant que tels et dans lesquels s'est manifestée, en dehors des ouvrages déjà mentionnés, son activité infatigable de chercheur pendant plus de soixante-dix ans. La phonétique historique y est moins repré-

(1) Cf. la liste des publications établie par Liselotte Bihl dans *Romanica, Festschrift für Gerhard Rohlfs,* Halle 1958, pp. 522-536 (années 1920-1957), dans *Serta Romanica, Festschrift für G. R. zum 75. Geburtstag*, Tübingen 1968, pp. 291-314 (années 1920-1967) et dans *Romania cantat, G.R. zum 85. Geburtstag gewidmet,* Tübingen 1980, vol. II, pp. 683-690 (1967-1980) ; la bibliographie complète de 1920 à 1986 se trouve dans Brundisii Res MCMLXXX, XII (número dedicato a Gerhard Rohlfs), Brindisi, s.a., pp. 111-140 ; à ajouter pour 1986 : *Dizionario toponomastico del Salento* et *Panorama delle lingue neolatine, Piccolo atlante linguistico pan-romanzo.*

(2) En dehors des recueils déjà mentionnés on trouve beaucoup d'études de Rohlfs réunies dans les volumes usivants : *An den Quellen der romanischen Sprachen* (Halle 1952) ; *Studien zur romanischen Namenkunde* (München 1956) ; *Von Rom zur Romania* (Tübingen 1984) ; *Antroponimia e Toponomastica nelle lingue neolatine* (Tübingen 1985).

sentée que l'étymologie et la lexicologie, qui ont toujours joué un rôle de premier plan chez Rohlfs. Ce sont surtout des problèmes onomasiologiques qu'il a abordés et pour lesquels il a su proposer des solutions bien fondées, souvent du reste, grâce à ses connaissances profondes des traditions et des usages populaires et à sa faculté de concevoir les rapports entre les mots et les choses ('Wörter und Sachen'). Il s'est intéressé tout au long de sa carrière non seulement aux effets du substrat (p.ex. du substrat grec en Italie méridionale) mais aussi du superstrat (germanique) sur le lexique et la grammaire. C'est en particulier le phénomène du calque linguistique qui l'a préoccupé, cf. e.a. *Griechischer Sprachgeist in Süditalien (Zur Geschichte der inneren Sprachform,* München 1947) et *Romanische Lehnübersetzungen aus germanischer Grundlage (Materia romana, spirito germanico)*, München 1983. La morphologie et la syntaxe sont également intégrées dans l'œuvre de Rohlfs, cf. e.a. l'article *Autour de l'accusatif prépositionnel dans les langues romanes* (RLiR 35, 1971, 312-334). Bien que les langues et les dialectes de l'Italie, de la France et de l'Espagne aient certainement nécessité de sa part une énorme puissance de travail, d'autres pays et régions de langue romane telles que la Roumanie, la Sardaigne, la Corse apparaissent également dans sa bibliographie. Il a consacré au rhétoroman une description basée sur des enquêtes personnelles qu'il a effectuées à l'âge de 82 ans (*Rätoromanisch. Die Sonderstellung des Rätoromanischen zwischen Italienisch und Französisch,* München 1975). Le dernier ouvrage qu'il a eu encore la satisfaction de voir paraître termine une série d'études qui lui tenaient beaucoup à cœur, à savoir les études de géographie linguistique : En 1986 fut publié à Tübingen le *Panorama delle lingue neolatine - Piccolo atlante linguistico pan-romanzo,* dont Heinrich Lausberg a dit récemment (Italienische Studien, Heft 9, 1986, 184) : « das Werk ermutigt zu romanischer Sprachwissenschaft, die ja kategorien-schaffender Exempel-Fall der allgemeinen Sprachwissenschaft ist und bleibt, eben mit Gerhard Rohlfs [. . .] ».

Le portrait de ce grand romaniste resterait incomplet si l'on n'y ajoutait pas un trait entre autres caractéristique: Il sut aussi trouver le temps et l'énergie de servir la tradition de la philologie romane sur le plan de la pédagogie. Editeur de la *Sammlung kurzer Lehrbücher der romanischen Sprachen und Literaturen* depuis 1951, il publia lui-même dans cette collection la 7e et la 8e édition de la *Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache* de Karl Voretzsch qu'il remplaça, en 1960, par le manuel *Vom Vulgärlatein zum Altfranzösischen* (3e éd. 1968, trad. en anglais 1970). Parallèlement paraissaient les trois éditions du *Sermo vulgaris latinus, Vulgärlateinisches Lesebuch* (1951, 1956, 1969). Rohlfs devint directeur de la *Sammlung romanischer Übungstexte* en 1925, d'abord avec Alfons Hilka, et le resta jusqu'en 1966. Avec son *Einführung in das Studium der romanischen Philologie* (²1966 ; première édition (1950) du 1er vol. et le 2e vol. (1952) sous le titre *Romanische Philologie*) Rohlfs a voulu donner une introduction aux méthodes et aux buts de cette science en même temps qu'une orientation bibliographique. Le volume consacré à l'ibéroman a été publié sous le titre *Manual de filología hispánica* (Bogotá 1957). Il fut directeur et rédacteur res-

ponsable de la section de philologie romane de l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen* de 1931 à 1954.

Gerhard Rohlfs n'était ni insensible ni indifférent aux distinctions honorifiques. Plusieurs Universités lui décernèrent le titre de Docteur honoris causa, Athènes 1937, Palerme 1963, Turin 1964, Lecce 1972, Cosenza 1981. Il était membre des Académies des Sciences de Bavière, de Suède, de Grèce, de Palerme, de l'Accademia della Crusca, de l'Accademia Nazionale dei Lincei, et de plusieurs Académies régionales. Il était aussi citoyen d'honneur de sept communes italiennes et membre d'honneur de plusieurs sociétés scientifiques. Outre les volumes de mélanges mentionnés ci-dessus deux autres publications lui ont été consacrées en hommage : La Rivista storica calabrese (3, 1982, 1-420) offrit à Gerhard Rohlfs nonagénaire *Scritti linguistici* et la Revue onomastique *Onomata* (Athènes) vient de publier dans le volume 10, 1986, 1-200, un recueil d'articles en son honneur.

Pour conclure (3) je voudrais reprendre ces vers latins que le Primus omnium Gerhard Rohlfs a prononcés à l'occasion d'une fête scolaire en 1912 :

Inscriptum est tabulis nomen tuum in historiarum,
Nomina ubi splendent optima perpetuo.
Et tua visceribus nostris haerebit imago,
Nil ut eam gratis eluat ex animis.

München. † Helmut STIMM

IORGU IORDAN

(29 septembre/5 octobre 1888 - 19 septembre 1986)

Parler de la mort de Iorgu Iordan, professeur de linguistique romane de Bucarest, président d'honneur, depuis longemps, de la Société de Linguistique romane, peut surprendre. On le croyait immortel, sans une date fatale, tant il était toujours vif : l'œil sévère et critique sur la réalité contemporaine. La linguistique romane internationale connaissait, en général, à Bucarest, surtout le grand professeur Iordan, et, grâce à lui, ses élèves, son équipe, ses idées. Sa longue vie, ses succès internationaux et ses distinctions académiques en Roumanie avaient estompé et rejeté au second plan d'autres grands noms de romanistes roumains, O. Densusianu, S. Puşcariu, I. A. Candrea. Les hommages de ceux qui l'entouraient ou qui appréciaient son œuvre se succédaient tous les cinq ans ; le respect et les reconnaissances officielles ne lui ont pas manqué.

(3) Je remercie Mme Monique Krötsch sincèrement d'avoir bien voulu revoir le style de mon texte.

A Strasbourg, voici 25 ans, à l'occasion du Xe Congrès international de linguistique et de philologie romane, sa voix pleine d'autorité a attiré l'attention sur la « stagnation » de notre discipline. On était habitué à le considérer comme une conscience vivante, toujours en état d'alerte, non seulement de l'histoire de la linguistique romane, mais aussi de l'actualité . . . C'était sa personnalité complexe et contradictoire qui, depuis 1924, l'année de la parution de son *Heutige Stand der romanischen Sprachwissenschaft* (*Festschrift für W. Streitberg,* Heidelberg, 1924), jusqu'à la fin de son activité scientifique a voulu, a su et a pu assurer les risques de ses propres opinions, de ses attitudes.

*

Né le 29 sept./5 oct. 1888, dans une modeste famille de Tecuci, une petite ville (*tîrg*) moldave de Roumanie, il fait ses études universitaires à Iassy, sous la bienveillante direction d'Alexandre Philippide (1859-1933), un admirateur de Hermann Paul ; il y passe son doctorat en soutenant une thèse de pur type néogrammairien, *Diphtongaison de e et o accentués devant ă, e* (Iassy, 1921), et de là-bas, de Iassy, commence son périple à l'étranger, en partant pour Bonn et pour Berlin pour devenir . . . un bon enseignant d'allemand ! Mais, à Bonn, parmi les élèves de Meyer-Lübke, le jeune Roumain a un comportement surprenant : quoi qu'il habite chez le grand maître de linguistique romane, quoi qu'il se laisse diriger par lui et publie une *Rumänische Toponomastik* (I, Bonn-Leipzig 1924) sous sa direction, Iorgu Iordan cherche des idées nouvelles et se rapproche de la conception linguistique de K. Vossler, en ce temps-là professeur à Munich, par l'intermédiaire d'un de ses disciples, qui devait devenir un des meilleurs amis du jeune Moldave, un certain Leo Spitzer . . . A Iassy, dans la revue *ARHIVA*, il présente la *Italienische Umgangsprache* de Leo Spitzer (Arhiva, XXX, 1923) et *Teoriile lingvistice ale lui Karl Vossler* (*Arhiva* XXXI, 1924), en apportant dans la linguistique roumaine, trop tributaire des néo-grammairiens, un peu d'air frais européen. C'est vrai : Iordan avait trouvé un Meyer-Lübke rentré de Vienne et sans un appui philosophique clair, dans un contexte culturel où les démarches psychologiques, socioculturelles « idéalistes » de Croce et Vossler se faisaient de plus en plus ressentir. Evidemment, Iordan avait eu l'intuition de l'époque post-meyer-lübke-ienne, désenchantée par le positivisme — pendant la vie même et le « règne » du grand maître . . .

C'est pour cette raison que l'on peut se demander si Iorgu Iordan a été un vrai, un fidèle disciple de Meyer-Lübke. La présence de Leo Spitzer peut apporter un élément de réponse à cette question . . . C'est Spitzer lui-même qui lui donne l'occasion d'écrire *Der heutige Stand der romanischen Sprachwissenschaft.* Cet ouvrage, plusieurs fois repris, reélaboré, amplifié, imposa le nom de Iorgu Iordan parmi les « jeunes-loups » romanistes de son temps. *Der heutige Stand* . . . qui avait surpris et même irrité Meyer-Lübke (à cause de l'inclusion *cum laude* de Karl Vossler !) devait devenir l'œuvre la plus représentative de ce romaniste roumain et lui ouvrir les portes de la célébrité dans le monde des spécialistes. L'ouvrage fut publié en roumain en 1932 (*Introducere în studiul*

limbilor romanice. Evoluţia şi starea actuală a lingvisticii romanice, Iassy, 1932) et, plus tard, en anglais, avec des modifications et des compléments (des « greater liberties » !), par J. Orr, sous le titre *An Introduction to Romance linguistics. Its Schools and Scholars,* Edinburg, 1937). Après la deuxième guerre mondiale, lorsque la renommée du savant roumain se trouvait à son apogée, une seconde édition roumaine *Lingvistica romanică. Evoluţie. Curente. Metode* (Bucarest, 1962), une version allemande (avec une « Ergänzung »), faite par W. Bahner (Berlin Est, 1962) et des traductions en espagnol (éd. Manuel Alvar, Madrid, 1967), en portugais (Lisbonne, 1973) ont suivi le même chemin international. Une édition-refonte (Oxford, 1970), la meilleure, peut-être, est celle qui a été réalisée par Rebecca Posner (de l'University of Yale) qui, en partant de l'édition Iordan-Orr 1937 et en y ajoutant le supplément *Thirty Years On,* a donné à l'ouvrage du romaniste roumain une validité et une diffusion sans précédent dans la linguistique romane contemporaine.

Après un détour par Berlin, où il rencontre G. Rohlfs et M.-L. Wagner, et par Paris, où il fréquente les cours de Ferdinand Brunot, A. Meillet, Mario Roques et J. Gilliéron, Iorgu Iordan rentre à Iassy en 1926. Il devient alors professeur titulaire de linguistique roumaine et romane en 1927, à l'âge de 39 ans.

Mais, surprise ! A Iassy, dans ses cours, le jeune romaniste ne professe pas les idées « idéalistes » de K. Vossler, qu'il appréciait et admirait à Bonn et à Berlin, mai bien celles du grand maître de Bonn, la *allgemeine vergleichende romanische Sprachwissenschaft,* la linguistique romane *comparée,* traditionnelle, « positiviste » et néo-grammairienne . . . L'école de Meyer-Lübke porte ses fruits en Moldavie : entre 1926 et 1930, dans une période où ni S. Puşcariu, ni O. Densusianu n'y pensaient, Iorgu Iordan donne ses cours de *Gramatica comparată a limbilor romanice,* qui suivent de près la célèbre *Einführung in die romanische Sprachwissenschaft* du grand W. Meyer-Lübke ! Il faut considérer Iorgu Iordan comme le *fondateur* de ce type d'études en Roumanie.

L'esprit de K. Vossler et de Leo Spitzer se révèle dans une autre direction de recherches du jeune linguiste de Iassy : l'analyse des faits de langue « actuelle », écrite et parlée. Iorgu Iordan s'applique — après quelques essais de dialectologie lexicologique gilliéronienne — à l'étude des mots, des formes et des structures syntaxiques de la langue roumaine des années '35-'40. Un gros et grand ouvrage en sortit : *Limba română actuală. O gramatică a « greşelilor »* (Iassy, 1943) (La langue roumaine actuelle. Une grammaire des « fautes ») qui doit, sans aucun doute, son titre à H. Frey, mais qui n'est qu'un examen attentif des variations et des hésitations — par rapport à la « norme » — du roumain de son temps. « Faute » — sans doute, mais aussi une labilité, une « permissivité » de la langue, un laxisme, une force de l'expression sans contraintes. Cette étude, en dernière analyse, à la manière de Vossler, cette recherche de la *Stilsprache* à la Spitzer ouvrit les portes en Roumanie aux études grammaticales de la langue dite « contemporaine » ou « actuelle ». La *Limba română actuală* et sa méthodologie fut reprise (plus tard) par l'auteur lui-même, seul ou avec des collabora-

teurs (*Limba română contemporană,* Bucarest, 1956, a été définitivement reélaboré en collaboration en 1975).

Les recherches sur la langue courante faites « sur le vif » conduisent le linguiste roumain vers la stylistique, dans le sens donné par Charles Bally. Presque en même temps que la *Limba română actuală,* Iorgu Iordan publie à Bucarest, aux éditions de la Société de linguistique roumaine (dirigée par A. Rosetti), l'ouvrage qui peut être considéré comme l'*opus majus* de ses recherches linguistiques : *Stilistica limbii române* (Bucarest, 1944) (La stylistique de la langue roumaine), dédiée aux « maîtres de la stylistique romane », Charles Bally et Leo Spitzer. L'analyse de la langue parlée — et, parfois, de l'écriture artistique — est menée, avec sensibilité, raffinement et subtilité, d'une main de maître. Les observations de Iordan sur la culture des « sujets parlants », leurs « actes de discours », les procédés expressifs, n'ont rien à envier aux études faites, en même temps, en France, en Belgique ou en Suisse. Iordan y ajoute aussi des explications pan-romanes des faits linguistiques roumains (comparaison des structures ou des procédés). On retrouve dans l'ouvrage de Iordan, *in nuce,* tout ce que la stylistique romane aura ensuite à innover : considérations socio-culturelles, psycho-sociales, « mise en relief », actes de paroles, etc. Avec la *Stilistica limbii române* Iordan se révèle un des meilleurs spécialistes européens dans le domaine de l'expressivité linguistique : il réunit la minutieuse et attentive recherche des détails avec l'élaboration de grandes synthèses. Une laborieuse entreprise d'énormes travaux et le soin des plus petits éléments ont donné à toute l'œuvre de Iorgu Iordan une dimension de gigantisme. Il écrivait volontiers des livres, de grandes synthèses.

Passé de Iassy, en 1947-1948, à une nouvelle chaire de linguistique romane à Bucarest, le romaniste moldave change de milieu, de méthodes, d'idéal. Il s'enlise de plus en plus dans des activités politiques du régime communiste totalitaire (lui, l'intellectuel issu du milieu « des gens simples », avec des convictions paysannes-socialistes), dont il était même devenu ambassadeur à Moscou. Il est nommé ensuite vice-président de l'Académie Roumaine, directeur comblé d'honneurs de l'Institut de linguistique et des revues de spécialité, doyen de la Faculté des Lettres et recteur de l'Université de Bucarest. Ces positions de vue ont apporté au savant des appui officiels nécessaires pour organiser à Bucarest, en 1968, le XIIe Congrès international de linguistique et de philologie romanes. La linguistique romane en profita aussi . . . Le professeur-académicien posa les bases d'un enseignement de linguistique romane comparée à l'Université de Bucarest, créa une chaire indépendante de linguistique romane et une Société roumaine de linguistique romane (SRLR), dont il fut le président et le patron incontestable.

Ses études changent de cap. La linguistique roumaine cède la place à la linguistique romane comparée et celle-ci revient à la méthodologie néo-grammairienne. Une *Introducere în lingvistica romanică* (Bucarest, 1957), manuel pour étudiants de Faculté, en est le fruit ; en collaboration et en plusieurs

réélaborations et refontes méthodologiques, il a eu une diffusion en dehors de la Roumanie, en Espagne et en Italie (Madrid, 1972 ; Padova, 1974).

Iorgu Iordan est aussi, en Roumanie, le créateur d'une section d'espagnol à l'Université de Bucarest. Les cours et les travaux du savant allaient, dans les dernières années de son activité d'enseignant, vers l'étude de l'espagnol ibérique et américain. Une petite histoire de la langue espagnole (un Lapesa en roumain), des études lexicales sur les « aires latérales » de la latinité (roumain et espagnol) et sur l'espagnol de l'Amérique latine en sont les résultats les plus importants. On peut reconnaître que les efforts de Iorgu Iordan ont porté fruit : tout une jeune génération d'hispanisants, à l'Université et à l'Institut de linguistique, s'est formée sous sa direction, inlassable, passionnée . . .

Iorgu Iordan — un solitaire — a su être un homme d'équipe et un bon directeur d'études, pour quelques-uns un maître à penser. Les contraires se rejoignaient dans sa personnalité scientifique et humaine : un novateur respectueux de la tradition, un juge sévère présent dans l'actualité, un critique attentif a tout ce qui se passait. Tout en appartenant à une autre génération, très éloignée historiquement, il savait tenir compte du présent et imposer un équilibre entre celui-ci et le passé. Un équilibre des apparences et des réalités . . .

Les dernières années de sa vie nous révèlent un professeur retraité qui, en dépit de ses convictions [officielles] de gauche, entre, plus d'une fois, en contradiction avec le régime qu'il avait défendu. Son œuvre ultime sont les trois volumes de *Memorii* qui retracent et, naturellement, justifient ses choix intellectuels, politiques, voire affectifs. Qui s'excuse s'accuse ? Le nouveau régime, nationaliste et totalitaire à outrance, ne le regardait pas d'un bon œil et le savant nonagénaire, retranché dans sa solitude critique a, enfin, eu la possibilité de voir la dure réalité de l'idéologie qu'il avait soutenue.

Le savant dont on célébrait si souvent les anniversaires, meurt, le 19 septembre 1986, isolé, même ignoré par les hautes autorités communistes au pouvoir aujourd'hui en Roumanie.

*

Voilà pourquoi — il faut bien le reconnaître — la mort, si inaperçue et si soudaine qu'elle fût, d'un homme qui, comme Iorgu Iordan, avait eu une vie si pleine d'honneurs et de remarquables réalisations, crée un vide triste et profond.

Iorgu Iordan était un savant qui, à la fois fidèle et infidèle à ses maîtres, avait parcouru et mesuré les chemins longs et parfois tortueux de la linguistique romane du XXe siècle. Ses changements et ses résistances étaient les changements de notre discipline même. Et de nous mêmes . . . Il devient le symbole de nos transformations.

Tempora mutantur et nos mutamur in illis. Mais les grands morts ont une vie éternelle . . .

Paris. Alexandru NICULESCU

12/86 - IREG STRASBOURG - Dépôt légal : juin 1987 - N° d'ordre 4043/86